

Elle avait ouvert les yeux dix minutes plus tôt environ, une demi-heure tout au plus. Pas plus d'une heure assurément. Le manque de repère lui avait fait perdre la notion du temps. À vrai dire, tout cela n'était pas sa principale préoccupation.

Ses yeux, dont les pupilles étaient totalement dilatées par l'obscurité, ne distinguaient absolument rien.

Aucune lueur, aucune petite zone moins sombre qu'une autre qui lui aurait permis de discerner une forme ou un relief. Le noir complet, symbole du désarroi dans lequel elle se trouvait.

Elle ne pouvait pas bouger la tête. Si elle essayait de la tourner, ne serait-ce que d'un millimètre, une atroce douleur lui pénétrait le crâne.

Elle imaginait sa tête rasée enfermée dans un casque dont la coque aurait été percée de milliers d'aiguilles fines et pointues. En se concentrant, elle sentait des gouttes de sang perler sur sa peau et se laisser entraîner par la gravité.

Ses membres étaient solidement attachés par des liens qui lui coupaient la circulation sanguine. Ses mains et ses pieds ne répondaient plus à ses appels.

Le reste de son corps était lui aussi engourdi, transi par le froid et l'humidité ambiante. Le contact de sa peau nue contre la table métallique était glacial et semblait peu à peu pomper toute sa chaleur corporelle. L'image de cette table en acier aseptisé lui évoquait les salles d'autopsie qu'elle voyait dans les séries policières. Était-elle morte ? Non, se persuada-t-elle intérieurement. On n'attache pas les morts.

Analysant objectivement sa situation comme angoissante, elle ne comprenait pas pourquoi elle ne paniquait pas plus. Instinctivement, n'ayant aucun souvenir récent qui pourrait lui expliquer les raisons de sa situation si embarrassante, elle estima qu'elle rêvait. Cela ne pouvait être que ça. Un rêve innocent dont elle ne garderait aucun stigmate à la sonnerie du réveil.

Ne supportant plus d'attendre, elle demanda timidement s'il y avait quelqu'un. Sa voix se propagea dans ce qui semblait être une grande pièce, où seul son écho lui répondit.

— Chéri, tu es là ? Si c'est une plaisanterie, elle est d'un goût douteux ! Viens vite me détacher avant que je ne perde patience...

Elle faisait tout pour rester positive. Elle allait même jusqu'à espérer que son homme, qui n'avait pas une libido débordante et dont le champ d'expérimentations sexuelles se limitait à la levette et au missionnaire, avait soudainement eu des envies sadomasochistes. Pourquoi pas, après tout ? S'il s'épanouissait en l'attachant à son insu, grand bien lui fasse ; elle attendait un peu de folie depuis si longtemps. Mais elle n'y crut pas plus d'une seconde. Non... Elle devait rêver et, à force de crier, son mari, endormi à côté d'elle dans le lit conjugal, la secouerait pour la sortir de son sommeil agité.

— Y a quelqu'un ?

Le silence qui s'ensuivit commença réellement à l'inquiéter. Et si elle ne rêvait pas ? Et si son corps nu et attaché dans un lieu isolé n'était pas né du fantasme de son mari ? Elle cria de nouveau et essaya encore de réveiller ses membres en gesticulant sur la table. Mais les aiguilles qui se plantèrent par centaines dans son crâne eurent raison de sa tentative. Non, elle ne rêvait pas, conclut-elle. La douleur ne pouvait pas être aussi insupportable dans un rêve.

Soudainement, son odorat détecta un léger effluve. Elle se concentra sur son analyse pour oublier la souffrance. Un parfum d'homme. À la fois musqué et boisé, avec des notes fleuries et fruitées ; bien loin de l'eau de toilette bon marché qu'utilisait son mari.

— Qui êtes-vous ? Je sais qu'il y a quelqu'un ! Répondez-moi...

Alors que ses premières larmes de stress coulaient sur ses joues, un claquement sourd retentit. Des grésillements suivirent et de puissants spots l'aveuglèrent.

La brusque intensité lumineuse lui brûla les rétines, si bien qu'elle mit longtemps avant de rouvrir les yeux pour enfin découvrir l'endroit dans lequel on l'avait emprisonnée.

S'acclimatant progressivement à la clarté, elle devina une zone sombre au centre du halo de lumière. Les contours d'une forme humaine se dessinèrent doucement, mais aucun détail précis ne lui apparut à cause du contraste.

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

L'homme ne lui répondit toujours pas. Il s'avança vers elle et longea la table pour venir à sa hauteur. Malgré sa proximité étouffante, elle ne perçut toujours aucun trait physique du mâle qui la dominait. Elle tremblait de peur, mais s'obstinait à le fixer. Elle n'avait aucune échappatoire et le savait.

Elle tenta d'ordonner ses pensées et de trouver néanmoins une solution à son problème. Gagner du temps, amadouer son nouveau partenaire, appeler au secours, se plier à ses quatre volontés en priant pour qu'il lui laisse la vie sauve...

La panique, qu'elle avait tout d'abord réussi à confiner par instinct de survie, l'envahit totalement.

Aucune solution n'était satisfaisante, et son esprit en prit conscience et lâcha prise en une tempête de signaux d'alerte. L'homme se pencha alors sur elle.

La douleur fut atroce. Il lui planta une seringue d'acide sulfurique dans l'œil gauche et y vida son contenu d'un trait. Elle hurla en un long cri continu. Tous ses muscles se raidirent, et un jet d'urine vint souiller son entrejambe.

À bout de souffle, en pleine apnée, son corps réussit à se décontracter une fraction de seconde. Elle put inspirer une nouvelle goulée d'oxygène avant de poursuivre son cri synonyme de cruauté sans nom.

Sans se préoccuper des conséquences, avec une application froide et méticuleuse, l'homme plongea sa seringue dans

un flacon en verre et la remplit une nouvelle fois du vitriol. Il lui injecta la solution dans l'œil droit à travers sa paupière. Elle se débattit de toutes ses forces, mais n'obtint d'autre résultat que de se vriller le crâne dans son casque de torture.

Elle ne sentit même pas cette douleur complémentaire, bien légère en comparaison des effets dévastateurs de l'acide dans ses globes oculaires.

L'instant lui sembla s'étirer indéfiniment avant qu'elle perde enfin connaissance.

Unettes de soleil old school, cheveux noirs ébouriffés, blouson en cuir, cigarette au bout des doigts, William Jones tira une dernière bouffée de nicotine avec déjà en tête l'idée d'en griller une autre.

Avec sa belle gueule, sa barbe de deux jours et son allure désinvolte, il avait l'apparat d'une rock star britannique à son apogée. Ne lui manquait plus que la guitare, qu'il aurait ce soir-là volontiers fracassée sur la tête de son patron.

Il écrasa son mégot sur le bitume du parking souterrain en maugréant quelques injures et décida qu'il n'allait pas se laisser pourrir la vie par sa hiérarchie. Il fit donc demi-tour et sortit son paquet de Lucky Strike. Une deuxième cigarette lui donnerait du courage.

Sa journée de travail avait pourtant commencé comme toutes les autres : la matinée avait été ennuyeuse, solitaire et sans fin. La ventilation des dizaines d'ordinateurs qui entouraient constamment William lui avait refilé un mal de crâne que ses médicaments n'arrivaient plus à atténuer.

Rien d'anormal jusqu'ici. L'événement original du jour qui avait déclenché les foudres de *Mister President* avait eu lieu après la pause déjeuner, lors de la réunion hebdomadaire de tous les pontes de la boîte. Le président de la Weld Administration Network, de son nom officiel Albert Goldstein, avait proprement descendu William Jones devant l'assemblée après l'annonce du retard pris dans son travail d'ingénieur informaticien. Devant l'air indifférent de William, son patron s'était emporté et avait affirmé que le délai supplémentaire demandé allait faire perdre des millions de dollars à la société. Requête

refusée. Will serait jeté aux crocodiles si les délais n'étaient pas respectés. Fin de la séance.

Ne montrant aucun signe de faiblesse, William était reparti dans son bureau, le couteau entre les dents. Il n'en était ressorti que le soir pour se rendre au parking – en omettant bien évidemment les quatre ou cinq pauses-café-clope sur la terrasse du deuxième étage avec les mecs du service comptabilité. Et, contre toute attente, durant l'après-midi, il n'avait nullement essayé de rattraper son retard dans la programmation du nouveau logiciel de pare-feu que devait commercialiser la WAN ; il avait passé son temps à pirater le réseau de sa propre société. Ayant lui-même créé et installé le système informatique, cela avait été un simple jeu d'enfant. Rien d'excitant au demeurant.

Ce qui l'avait amusé fut tout ce qu'il avait découvert sur les comptes utilisateurs de ses amis de la comptabilité... L'un trompait sa femme avec sa meilleure amie. Un autre consultait des sites pornographiques payants et faisait passer la note pour des communications internationales par satellite.

La grande classe. Mais William n'était pas le genre de type à juger les vices des autres ou à balancer les méfaits de ses petits camarades au patron. Par contre, il était du genre prévoyant et avait copié sur une clé USB les informations trouvées. Juste au cas où.

Ce qui l'avait nettement moins amusé et lui avait effacé son sourire fut la découverte de quelques mails récents échangés entre Albert Goldstein et les actionnaires majoritaires de la société. Les affaires allaient très mal, et la tête de *Mister President* semblait mise à prix.

Au fil des discussions qu'il avait lues, William avait compris ce que Goldstein avait entrepris afin d'éloigner sa petite tête chauve de la guillotine. Ce salopard voulait mettre celle de Will à la place.

Arrivé devant le bureau de son directeur, il voulut décrocher la plaque nominative devant ses yeux. Seul le regard inquisiteur de la secrétaire l'en dissuada. Pour avoir l'avantage de la surprise, il passa outre la vieille dame, ouvrit la porte sans frapper et attaqua directement avant de se dégonfler.

— Je sais que vous essayez de me faire porter le chapeau dans la faillite de l'entreprise. En affirmant à tous que le retard dans mon travail va plomber les finances, vous vous êtes bien gardé de révéler que l'avenir de la boîte est déjà mort quoi que je fasse !

Goldstein, qui, confortablement installé dans son fauteuil de ministre, feuilletait un rapport, s'était lentement redressé, bouche bée par l'intervention de Jones.

Il se leva pour gagner en stature et pour rappeler à son employé qu'il était le propriétaire des lieux et qu'en tant que tel, il avait certains pouvoirs. Derrière son imposant bureau en chêne massif, entouré d'un luxe ostensible, le patron se montrait à son avantage. Bien entretenu par des heures quotidiennes de sport et une alimentation équilibrée, il faisait passer Jones pour une vieille loque.

— Écoutez, monsieur Jones. Il y a un minimum de courtoisie et de politesse à respecter quand vous vous adressez à votre président. Ce n'est pas en m'agressant de la sorte que vous améliorerez votre position, déjà fort délicate. Il est temps de devenir responsable et d'assumer vos erreurs. Votre retard nous met dans une position très incertaine et..., et l'excuse de la perte de votre femme, l'année dernière, n'est plus recevable aujourd'hui. Vous porterez le chapeau, mon ami, quoi qu'il arrive.

Goldstein venait de frapper fort. Et William Jones venait de prendre l'uppercut en pleine mâchoire. Non seulement Albert Goldstein avait le physique d'un Muhammad Ali, mais il avait aussi son efficacité : son adversaire était au tapis dès le premier round. William était sonné, et sa dose de nicotine s'était évaporée.

— Je vous demanderai donc de quitter ce bureau avec un minimum de dignité. Reposez-vous ce week-end et il vous restera une semaine pour ranger vos affaires et quitter le navire. Dans sept jours, lorsque par votre faute la société déclarera faillite, revenez me voir avec votre lettre de démission. Démissionner est toujours moins minable que de se faire renvoyer, ne trouvez-vous pas ?

Will Jones baissa son regard sur le bureau. Un cendrier débordant, un téléphone, un coupe-papier. Qu'allait-il envoyer à la tête de son patron pour soulager sa détresse ?

Il écrasa son mégot dans le cimetière puant le tabac froid et regarda son supérieur droit dans les yeux.

— Allez nager au milieu des requins avec vos actionnaires. Quand un squalo vous déchirera la jambe, vous penserez très fort à moi.

Un marteau tapait inlassablement contre ses tempes. Ce maudit mal de tête ne voulait pas partir ou, en tout cas, ne partirait pas sans que William Jones se bourre une nouvelle fois de médicaments. Il éprouvait des difficultés à se concentrer sur la route tellement il bouillonnait de rage.

La situation avait tourné au cauchemar avec son patron. Il n'en revenait toujours pas et ne retenait plus ses poings qui cognaient le volant de sa Chevrolet. Les paroles de Goldstein le saisissaient encore à la gorge, et chacun de ses mots agissait comme un couperet qu'on lui enfonçait dans le cœur. Il s'en voulait, car il avait été lamentable.

Et ce soir, tout semblait contre lui. La neige s'était même mise à tomber. Les flocons étaient déjà de bonne taille et formaient un rideau blanc opaque. Will, trop occupé à se masser les tempes et à ruminer sa haine, ne prit pas la peine de ralentir. De toute façon, il connaissait parfaitement la route et n'avait qu'une envie : rentrer chez lui le plus rapidement possible et se laisser abrutir par tous les analgésiques qu'il trouverait dans son armoire à pharmacie.

Mais il en avait encore pour dix bonnes minutes, et le tambour qui cognait dans son cerveau était vraiment insoutenable. Il n'avait pas eu pareille crise depuis longtemps. Gardant un œil sur la route, il se pencha pour fouiller dans la boîte à gants. Il devait bien y rester quelques pilules magiques, vestiges de ses précédentes crises. Il trouva de nombreux emballages vides, des blisters dépouillés, des notices qu'il n'avait jamais eu l'obligeance de lire, mais aucun sésame... Jusqu'au moment où il sentit enfin, tout au fond à droite, un paquet tout

neuf, même pas déballé. Simplement au toucher de la boîte, il sut que le bonheur était proche. Ça allait déjà mieux.

Will examina son trésor et fut un peu déçu en découvrant qu'il s'agissait de simples cachets de paracétamol cinq cents milligrammes. Qu'importe, ce n'était qu'une mise en bouche avant le festin. Alors qu'il essayait d'ouvrir la boîte d'une main, Will faisait tout son possible pour garder sa voiture sur la route. Mais la neige recouvrait désormais tout l'asphalte, et la nuit venait de tomber soudainement. Will faillit manquer son virage. Il braqua puis contre-braqua en lâchant l'accélérateur. Par Dieu sait quel miracle, sa Chevrolet évita de justesse l'un des arbres sur le bord de la route.

— Encore un peu et je te froissais, ma belle...

Mais, pour l'instant, ce n'était pas le principal souci de William. Son gros problème était la boîte de médicaments qui avait volé dans l'habitacle pendant le dérapage. Paniqué, Will chercha tout autour de lui : à ses pieds, sur le siège passager, sur la banquette arrière... Il fouilla même de nouveau dans la boîte à gants. Malgré l'angoisse qui l'étreignait, il avait encore conscience qu'il devait contrôler sa trajectoire.

De temps en temps, il pensait à la vérifier. Mais toute son attention était accaparée par la recherche du paracétamol perdu, et les gouttes de sueur qui perlaient sur son front étaient le signe que cette recherche devait rapidement aboutir...

Heureusement, le Dieu de William Jones n'était pas ingrat, et Will repéra enfin sous le siège passager son remède contre la grosse caisse qui sévissait sous son crâne. Lorsqu'il se pencha pour le ramasser, son cerveau lui envoya un message d'alerte qui lui parvint miraculeusement au travers des tambourinements. Il se redressa instinctivement et aperçut dans la lueur des phares, au milieu des flocons, une forme humaine. À quelques mètres devant son capot, tout au plus. Une femme sans doute – si le cerveau de Will n'avait pas imaginé les longs cheveux blonds. Il braqua violemment et écrasa la pédale du frein de tout son poids. Sur le tapis de neige, la voiture glissa à toute allure, partit en tête-à-queue et dévala le bas-côté. Sa course s'arrêta brusquement contre un arbre dans un vacarme

de tôle pliée. Les tambours continuèrent de plus belle dans la tête de Will. Il s'évanouit.

— Mais qu'est-ce que j'ai encore fait au bon Dieu pour mériter ça ?

Lorsqu'il reprit connaissance, William Jones vomit et toussa à s'en décrocher les poumons. Ils étaient bien mille désormais à taper dans sa tête comme des batteurs de hard-rock sous amphétamines. Il ouvrit les yeux à contrecœur, sachant pertinemment que ce qu'il verrait le dégoûterait encore un peu plus. Effectivement, le volant en cuir n'avait plus rien d'élégant, et les débris de buissons sur son pare-brise n'auguraient rien de bon quant à l'état de sa voiture.

Sans plus attendre, Will attrapa et déchira l'emballage des cachets de paracétamol. Il s'enfila trois grammes à la volée et respira profondément en se calant au fond de son siège. Il ferma les yeux en espérant que la nausée se calme, que les tambours se fatiguent. Et soudain, une vision d'horreur l'envahit : celle de la femme qu'il venait de percuter.

Prenant sur lui, il sortit aussitôt de son véhicule, se retrouvant dans la neige en contrebas de la route. Le vent était mordant, les flocons lui piquaient le visage. Seuls les phares de sa voiture éclairaient les alentours. Mais l'ensemble était sombre et désert. Il était en plein cœur du Mount Blue State Park, soit au beau milieu de plus de mille hectares de forêt. La Mount Blue Road menait uniquement à Shortslive, son petit village, et était donc très peu fréquentée. Et vu l'heure...

— Vingt heures ! Mais je suis resté inconscient combien de temps ?

Il ne fallait pas compter sur l'arrivée opportune d'un automobiliste, surtout avec des conditions météorologiques exécrables. Mais, visiblement, son cerveau avait dû halluciner, car il n'y avait trace de quiconque dans les parages.

Il fit le tour de sa voiture afin d'en vérifier l'état. L'absence de déformation importante et de coulées de sang sur la carrosserie le rassura. Seule l'aile avant droite avait tapé le tronc d'un pin. Cela aurait pu être bien pire finalement.

Commençant à frissonner, il décida de s'activer afin de ne pas passer la nuit au cœur du parc forestier. Autour de lui, aucun repère ne lui permit ni de savoir où il était exactement ni d'évaluer à quelle distance il se trouvait de chez lui.

Il ne pouvait donc pas prendre le risque de partir à l'aventure à pied. Au milieu de cette zone inhospitalière, Will ne prit même pas la peine de vérifier s'il avait du réseau pour son téléphone portable. Il passa la tête dans l'habitacle et tourna la clé de contact. Par bonheur, le moteur de sa Chevrolet Equinox démarra du premier coup. La robustesse américaine en action.

Il se mit alors au volant, se massa une énième fois les tempes et enclencha la première. Les roues patinèrent, et son magnifique SUV de deux cent soixante-quatre chevaux resta immobilisé dans sa petite cavité verglacée.

Il y avait à peine dix mètres à franchir pour retrouver le contact rassurant de l'asphalte sous les roues. Dix mètres de trop dans ces conditions.

William ne s'emporta pas et préféra se mettre au boulot. Il n'avait pas une once d'énergie à perdre en futilités ; il avait déjà bien abusé pour la soirée. Avec sa petite pelle de l'US Army rétractable que son meilleur ami Frederik lui avait donnée au début de l'hiver, il dégagea grossièrement l'avant de la voiture, chassant la neige, brisant le verglas et remerciant vivement sa bonne étoile pour cet objet historique qui avait servi durant la Seconde Guerre mondiale.

À bout de forces, il estima avoir fait le nécessaire pour pouvoir dégager sa voiture. Il rangea la pelle dans le coffre, se frotta énergiquement les mains pour les réchauffer et se remit au volant. Assise à ses côtés sur le siège passager, la femme aux longs cheveux blonds semblait l'attendre depuis toujours.